

Yan ALLEGRET

RACHEL

**Monologue en dix-huit stances pour une voix
féminine, un corps féminin et un corps masculin**

PERSONNAGES

RACHEL

Son corps et sa voix peuvent parfaitement être incarnés par deux actrices différentes.

L'HOMME

Pas d'identité fixe. Il représente une figure générique: celle de l'étranger. Selon les géographies, il conviendra d'adapter son incarnation.

En France: noir/arabe/vieillard/déserteur/corps malade/clochard/cadavre.

-Les décombres/ruines/mémoires d'une chambre. Un terrain vague. Une place publique vidée de sa foule.

On pourrait songer aussi à la frontière du monde telle qu'elle était pensée avant Galilée. Un tombant. Une falaise entre le monde des vivants et celui des morts. Un sas entre les deux.

L'homme, seul sur le plateau.

Il ne parle pas. Il demeurera silencieux tout le long du monologue.

L'homme répète pendant un long temps le même geste, comme un rituel ou une mémoire.

Il s'arrête. S'immobilise/se fige/tombe au sol.

Un temps.

Rachel entre. Une voix se met à parler.

Un

Ce n'est que moi. D'un autre village. D'une autre terre. J'ai couru des forêts entières et traversé des mers profondes à la seule force de mes bras pour échouer ici.

Et ce qu'il reste de moi est là posé, intranquille, devant vos yeux.

Mes jambes respirent la poussière. Ma tête est faible. Mes bras portent marques et cicatrices, comme autant de souvenirs des villes et des visages. Sale. Épuisée. Je suis immobile pour la première fois. Sans sommeil.

Mon corps m'a fui, seule ma voix reste. J'ai baisé la poussière d'un sol que je ne connais pas, peuplé seulement de vous.

(Un contact entre les deux corps)

Deux

Derrière moi, sans même me retourner, je sais que j'ai laissé les villes, les champs, les autoroutes. Et tout un peuple. Occupés. Heureux. Je les ai traversés comme le vent l'aurait fait. A peine s'ils me virent. A peine s'ils me parlèrent.

Nul ne retint ma course.

Trois

Je ne sais cette terre. Je ne sais cette heure étrange où les genoux caressent le sol.

Je ne sais que mon exil et ma fraternité boueuse à force d'avoir couru, les bras gesticulant des mots incompréhensibles. Saisie sans cesse par l'odeur de la terre de l'asphalte du métal de l'attente.

Mon corps m'a désertée là, ne me laissant que la voix pour l'étreinte ou l'affrontement.

(Un temps. Un mouvement de l'homme)

Mais je ne pensais pas que ce serait là. Je ne pensais pas que ce serait vous.

Se pourrait-il que nous ne nous soyons pas encore vus. Pas encore dévisagés.

Pas encore goûtés. Au creux des lèvres ou de la main.

(Un contact entre les deux corps)

Vous avez le visage de ces garçons imberbes qui dansaient avec moi les soirs de fête, et ne savaient pas embrasser. Ces jeunes chiens qui peuplaient mes rêves d'étreintes, et que chaque matin je découvrais ivres, endormis sur les trottoirs.

(Un temps)

Eux les premiers qui quittèrent le village. Appelés à la ville, à la guerre, à l'amour qu'ils ne trouveraient jamais.

Quatre

J'ai fui. J'ai fui une sorte de guerre. Une sorte de vide.

Cinq

LES CHAMPS ET LA TERRE LES GENS CULTIVAIENT LA TERRE
nourriture dans le sol puis aires vagues et moitié désertées carcasses de
voitures odeur terrible de la terre, odeurs moisies.

Six

Serait-il si tard que ça. Ce n'est que moi. Se pourrait-il que plus rien ne bouge. Non. J'entends, je le jure, j'entends des bourrasques agiter votre poitrine. Et mon coeur se soulève au bruit de ces souffles, les vôtres, qui effleurent ma peau. Vous ne m'avez pas appelée. Mais je suis venue, épuisée, intranquille, pour vous dire mon poème.

(Un temps)

Je vous vois. Si distincts. Si colorés. Si présents. Vos yeux mordorés. Vos visages aux odeurs de terre fraîches, vos mains. Vos mains comme des branches: je ne vois que des paysages. Qui donc vous a réduits à de si piètres avatars. Des hommes. Serait-ce là votre triste finalité. Moi je sais et mon poème, il ne chante que votre énigme. Et votre énigme n'est pas votre mort. Elle est le congé nécessaire de vous-même, celui que vous prendrez un jour, celui que vous avez pris, que vous ne prendrez jamais.

Sept

(Un contact entre les deux corps)

Combien d'hommes ai-je vu travestis en bêtes. Combien de bêtes se sont précipitées sur ma gorge. Des chiens à gueule d'hommes se lacéraient les flancs. Les rideaux de fer des devantures des magasins résonnaient des fracas de leurs carcasses projetées, et dans les caniveaux ils pleuraient, saignaient et s'enlaçaient quand l'aube se faisait proche. Je les ai vus. Je le jure. Je les ai frôlés. Leurs mains ont tenté de me prendre. Dans ma main gauche, la lame que je leur volai.

Huit

Mais jamais deux mains posées sur mes épaules pour m'arrêter. Faire taire cette voix en moi qui ne sait que supplier son silence.

(Un temps. Un mouvement de l'homme)

Fallait-il que j'attende que mon corps m'abandonne.

Neuf

Ma course.

Dix

Madagascar. Madagascar. Au sud de la France. J'ai marché. Du sud vers le nord. J'ai marché. Mes pieds. Mes orteils. Rien que ça. Le Cap d'Ambre. Vohemar. Toamasina. L'odeur des maniocs. Le canal du Mozambique. J'ai dormi des nuits entières sur l'eau, en faisant la planche. La côte à l'est. Les plages; à même la plaine. Sans arrêt. Nulle part. Les bords du lac Malawi. Des enfants agitant la main dans ma direction. Je ne me suis pas arrêtée. Course folle. Du haut des montagnes que j'ai gravies, j'ai vu les grandes villes ruisselantes de transpiration et les villages minces comme de la poussière. Kigali. Kisangani. Je les ai traversés, les gens se retournaient sur mon passage. J'ai couru à certains moments pour échapper au danger. Fui la sauvagerie des animaux de la ville, l'âpreté des néons. Le plateau du Kordofan. Le vent avant l'orage. La pluie dans la bouche. Khartoum. Le Nil Blanc et le Nil Bleu. Je n'ai pas compris les mots que l'on m'adressait. Les insultes. Les questions. Ou les déclarations d'amour. J'ai marché encore. Le désert de Nubie. Assouan. Embabeh. Au loin, l'odeur des livres brûlés d'Alexandrie. Benghazi. Tripoli. Sans endroits pour dormir. Le corps s'est arrêté de lui-même. A préféré le talus ou le trottoir, la terre au pied de l'arbre ou la cage d'escalier. Et s'est effondré. Et je rêvais que je marchais. Je rêvais tout cela. L'Atlas. Au sommet, la nuit, les épaules nues, pour soutenir le monde. Alger. Oran. Les falaises éructant vers le Nord. La mer Méditerranée. J'en ai bu une gorgée que j'ai gardée en moi. Marseille. L'odeur des peaux s'effleurant. Les docks abandonnés. Le soleil. J'y ai usé mes yeux. La France. La France. C'est écrit sur les papiers. J'ai tracé des chemins vers le nord. A travers les voitures. Les routes. Et les parcs publics. Le plateau du Chambaran. La terre plaine. LA boue et l'argile ont séché sur mes pieds. L'odeur de l'herbe moisie m'a saisie jusqu'à l'ivresse. J'ai couru. J'ai couru des forêts entières. La Seine. L'eau grise, comme un miroir du ciel. L'amont. L'amont. Paris. Les ponts. Les rues trop grandes. Les boyaux de la ville. On m'a donné un plan. On m'a donné un nom. Je me suis égarée. Course folle. Marcher en aveugle. Je me suis collée aux murs. J'ai retenu les prénoms écrits dessus. Je m'en suis gavée. Je me suis dit que je connaissais des gens.

Onze

Des épaules sont venues à mon contact. Mais je ne les aies pas senties. J'ai suivi les foules, comme amoureuse d'un homme que la foule porterait. J'ai suivi les foules jusqu'à leur point de chute. Jusqu'à leur fraîches destinées. Des supermarchés. Des stades. Des plages pour les vacances. J'ai couru dans les rues vers les rassemblements. Je n'y ai trouvé que produits à bâfrer et putains en tous genres.

(Un temps)

Ma fatigue me prit au milieu de la foule. Tout un peuple de buée laissé là devant mes yeux. Je désertai.

Douze

Quelque part des cadavres. Des fosses à décomposition avancée. J'ai ouvert les morts pour y chercher ma promesse. J'ai vu dans leurs ventres les souvenirs et les hontes, et les marques de leurs amours. Leur froideur n'était qu'une pudeur.

J'ai regardé vers le ciel, la bouche rouge.

Treize

Je vous ai cherché. Sur tant d'autres terres. J'ai usé mon corps à chercher mes frères en chacun de vous. Je les ai attendus. Et mes frères ne sont pas gris sur gris, sous un ciel gris, mais jaunes et baignés de lumière. Vous êtes marqués du sceau de ces couleurs de par votre naissance. Vous n'êtes pas nés chiens. Vous l'êtes devenu. Chiens aux têtes de désespérés. La gueule ouverte pour un oui, pour un non, ou pour la meute. Mais peut-être avez vous remarqué, que dans vos crises de désespoir, vous n'êtes pas du tout désespérés. Désespérés, vous seriez morts.

(Un temps)

De quel village venez vous. Vous ne le savez peut-être plus. Peut être n'est-il pas si tard. Mais je ne suis pas calme, je ne le suis pas, je ne le serai jamais.

(Un contact entre les deux corps)

Écoutez. Écoutez comme mes mots ont fait un si long voyage, à travers les paysages dorés et pourris de la ville. Et pourtant, ils sont là, intacts.

(Un mouvement de l'homme)

Ces yeux là sont les vôtres. Ceux là qui me regardent. Ceux là qui me jugent ou tentent de me comprendre. Vous ne me comprendrez pas. Je ne vous comprendrai pas non plus. Je combattrai toute compréhension. Nous resterons hagards, proies et amants en même temps. Hagards et indicibles, baignés du silence d'un sol que les vivants ont déserté. Nous, seuls ensemble. Là ensemble. Ensemble seuls. Et pas un bruit pour nous détourner l'un de l'autre. Pas une rumeur promettant les festins, et pas de trace de pas à suivre dans cette boue, les animaux se sont détournés. Le vent aussi, et les autoroutes. Cela ressemble peut être à une destination.

Quatorze

Je sais à présent qu'il n'est pas si tard. Vous bougez peu, mais tellement. Vous vous êtes rapproché. Loin des voix qui ânonnent:

"tout va si mal. Tout autour de moi en moi avec moi a été pressé, pensé, analysé, détruit et calculé. Il ne reste que des chiens sur des chiens sur des chiens morts. La mort partout. Ceux qui nous gouvernent sont devenus des symboles creux, ceux qui nous achètent ont fait de nous des denrées, dont le cours est négociable. Il n'y a plus de prise pour nous. Ce monde est vérial. L'indifférence notre seule réponse. La survie notre zénith."

Voilà. Cela peut être dit. Cela peut être juste. Mais qu'y a t il au-delà du silence des vaincus. Nous. Nous ensemble à cet instant. Là ensemble. Ensemble seuls. Couverts de silence. Mon poème devient le votre.

(Un contact entre les deux corps)

Quinze

Il n'y a pas d'inadéquation au monde. Vous êtes le monde. Vous changez et le monde change. Vous êtes le couteau et l'entaille. L'arbre et la foudre qui le déchire. Et les rochers. Et les mers ou les étangs. Et les villes qui les bordent. Et les murs ou l'asphalte des villes. Vous êtes jusqu'aux égouts. Jusqu'aux plus hauts sommets.

(Un temps)

Et pourtant je ne suis pas calme. Je ne le suis pas je ne le serai jamais.

(Un temps)

Qui devrait être nommé l'ennemi. Qui faudrait il tuer pour se sentir tué un peu moins. Qui donc a placé en nous tant de parties mortes.

Les bêtes de la ville fouillaient dans les corps des bêtes au sol. Pourquoi ai-je vu cela. Qui les a donc jeté devant mes yeux, parés de lames. Exsudant la rage et la convoitise pour mon ventre et mon sexe.

Seize

Entendre parler de combat me fatigue.

Mais l'ennemi trace des sillons dans des visages qui parfois me croisent, qui parfois me parlent et tentent de m'apprivoiser.

Ce n'est pas dans cette eau grise que je veux boire ma force. Pourquoi devrais-je gifler ceux qui me semblent morts.

(Un temps)

Les vivants avec les vivants. Et les morts avec les morts.

(Un contact entre les deux corps)

Dix-sept

Il faut partir. Marcher sur d'autres terres. A l'affût des villes intérieures. Ici, nous sommes dans les rues étroites de mon poème. Et si je m'offre à vos regards qui tentent encore de me comprendre, c'est parce que vous vous laissez caresser par le mien. Bien sur que je vous vois. Je n'arrive pas à nous réunir en un peuple. Je ne vois que des êtres paysages distincts les uns des autres. Mais nous ensemble à cet instant, là ensemble, ensemble seuls, nous bégayons peut être la naissance d'un autre peuple.

Et pourtant je ne suis pas calme. Je ne le suis pas. Je ne le serai jamais.

(Un temps)

Puis je refuser la fatalité de devoir être stratège pour vivre. Ou pour vous étreindre. Que dois je vous vendre que vous puissiez payer en paroles. Je refuse de vendre. Je n'ai plus rien à vendre. Je donne au sol la lame que j'ai volé aux chiens. Je tends ma gorge vers le vide. Ca pourrait être le silence.

Dix-huit

Les voix ânonnent encore: "Ceci est réel. Le sens de ceci, je le connais. Ceci est un homme, et ceci est de l'eau." Dehors. De l'eau. Des silhouettes qui restent obstinément à la lisière des bois, des autoroutes, des immeubles. Plus rien ne bouge. Et moi je prétendais aimer d'une façon aberrante. Et moi, je prétendais aimer d'une façon aberrante.

Un temps.

Rachel face au public, dans une très grande proximité physique avec lui, ou une très grande distance.

Un temps. L'homme la rejoint, dans une position similaire, non loin d'elle.

Ils regardent devant eux, à travers les gens.

Noir ou plein feu.

Marseille-Ouagadougou-Zagreb-Paris.
Décembre 1999-Janvier2001